



Vol. II.—No. 44.

MONTREAL, JEUDI, 2 NOVEMBRE, 1871.

ABONNEMENT, \$3.00.
PAR NUMERO, 7 CENTIMS.

GALERIE NATIONALE.

FRANÇOIS MERCIER.

Il est né à St. Paul l'Ermitage, au petit village; son père était cultivateur. La famille était nombreuse; cinq garçons forts, entreprenants et hardis, promettaient de devenir des hommes; ils ont tenu leur promesse. Deux des filles sont religieuses.

François Mercier est aujourd'hui âgé de trente-quatre ans. C'est un beau garçon, un homme de bonne mine, de plus de six pieds, à la figure brune et mâle, à la physionomie imposante, aux yeux étincelants, au corps droit, souple et robuste, fait pour les grandes fatigues, les efforts puissants, plutôt remarquable par la force des muscles et la proportion des membres que par la masse des os et de la chair.

Il n'avait que dix-huit ans lorsqu'il laissa sa famille pour tenter la fortune et courir les aventures; son imagination, frappée par le récit des expéditions hardies de nos voyageurs canadiens, l'entraîna vers les régions lointaines qu'ils ont remplies de leur nom et de leurs exploits.

Après quelques mois passés à St. Paul Minnesota et à St. Louis, il s'enrôla dans la compagnie du Nord-Ouest, pour faire la traite des pelleteries. L'expédition dont il faisait partie dura trois ans, et choisit pour théâtre de ses opérations le territoire qui s'étend des bords du Missouri jusqu'au pied des montagnes rocheuses.

Elle occupa alternativement les forts Benton et Union.

Mercier construisit en partie le premier de ces deux forts; remarqué pour son habileté et sa vigueur, il était devenu, en peu de temps, le charpentier de la petite colonie. Toujours prêt pour le travail et les expéditions hardies, il se gagna en peu de temps la confiance de ses camarades et de ses chefs.

Le Nord-Ouest est habité, comme on sait, par des tribus bellicieuses et barbares; ce sont les Pieds Noirs, les Sioux, les Assiboines, etc.; il suffit d'être en bons termes avec l'une de ces tribus pour s'attirer la haine des autres.

Nos traiteurs faisant la traite avec les Pieds Noirs et les Têtes Plates, eurent pour ennemis les fameux Sioux. Tous les jours ils étaient exposés à être scalpés et massacrés par ces terribles sauvages qui, toujours aux aguets et montés sur des chevaux vigoureux, fondent sur leurs victimes avec la rapidité de l'éclair.

S'éloigner du fort un instant était une imprudence souvent funeste; ils couraient le risque de ne pas revenir ou de rentrer au fort sans chevelure; ce qui est désagréable.

L'un des hommes de notre caravane, un Canadien-Français de St. Louis, un brave et habile chasseur, ayant commis, un jour, cette imprudence, fut ainsi scalpé en un clin-d'œil, sans avoir eu même le temps de pousser un cri. Ses compagnons le trouvèrent dans un horrible état et le transportèrent au fort encore vivant, mais souffrant d'atroces douleurs. Il les suppliait de mettre un terme à ses souffrances, de l'achever; il vécut encore une vingtaine d'heures.

La même chose arriva à une vieille indienne; mais elle survécut à cette douloureuse opération et porta plusieurs années une tête affreusement dépouillée.

Mercier faillit deux fois tomber sous les coups des sauvages.

Une fois, il était occupé à cueillir des cerises à quelques pas du fort, lorsqu'une flèche vint soudain lui vibrer dans le cou; la blessure, heureusement, n'était pas mortelle.

Une autre fois, c'était à l'occasion du décès d'un chef indien, qui leur servait d'interprète. Mercier ayant été chargé d'aller dans la hutte du défunt prendre la mesure de sa bière, y trouva les trois frères de l'indien et plusieurs femmes réunis là pour lui rendre les derniers devoirs. Tout à coup, lorsque Mercier était occupé à remplir tranquillement sa mission, l'un des frères du défunt se précipita sur lui, et tenta de lui enfoncer sa dague

dans la poitrine, Mercier ayant paré adroitement le coup qu'il reçut sur la main, les indiennes se jetèrent entre lui et l'assassin, et il eut ainsi le temps de s'échapper.

Les Sioux allant, un jour, en guerre eurent la funeste pensée de faire le siège du fort Union; ils étaient cinq à six cents guerriers à cheval. Il y avait huit hommes dans le fort, Mercier et ses compagnons, tous décidés à vendre chèrement leur vie. Ils les laissèrent s'approcher et lorsqu'ils les virent assez près, ils ajustèrent leurs carabines. Huit balles partirent et huit hommes tombèrent. Les Sioux épouvantés s'enfuirent de toute la vitesse de leurs chevaux.

Un jeune homme de Lotbinière, du nom de Hypolite Hamel, mourut au fort Benton en 1861. Il était âgé de vingt à vingt-deux ans; la consommation l'emporta. Mercier raconte avec une noble satisfaction comment il rendit les derniers devoirs à son jeune et infortuné compatriote. Il lui fit un cercueil et creusa sa fosse sur un petit tertre qu'il surmonta d'une croix.

Combien de nos compatriotes dorment ainsi dans ces vastes et sauvages régions! Depuis le golfe du Mexique jusque sur les bords de la mer glaciale on trouve de leurs ossements; des fleuves ou des lacs portent leurs noms, et souvent une humble croix indique l'endroit où ils sont tombés, victimes des rigueurs de la nature, des misères du voyage ou de la barbarie des sauvages. Ou bien, quelque vieil indien raconte au voyageur qui passe, leurs exploits et leurs vertus. Car de tous ceux qui ont parcouru ces contrées, aucuns blancs n'ont laissé autant que les Canadiens-Français de bons souvenirs dans la mémoire fidèle des Indiens. De tout temps les enfants de la Nouvelle France ont su gagner leurs sympathies et leur admiration par leur douceur et leur bravoure; aussi, toujours, ont ils été employés avec succès par ceux qui avaient intérêt à se concilier les sympathies des sauvages.

En 1866, Mercier revenait en Canada; il y resta deux ans; mais le goût des voyages ne l'avait pas laissé. Il oublia bientôt toutes les misères qu'il avait éprouvées et les dangers qu'il avait courus pour ne se souvenir que des émotions et des aventures de ses voyages lointains. C'est bien là le caractère national; les Canadiens-Français apportent tous, plus ou moins, en venant au monde, ce besoin d'aventures et d'émotions, et c'est sans doute un peu la raison de la vie errante d'un grand nombre d'entre eux. Lorsqu'à cette raison morale est venue se joindre le besoin de vivre, l'émigration a pris ces funestes proportions que nous déplorons.

Mercier partit donc; mais cette fois il prit une autre direction; il tourna sa barque aventureuse du côté de la Californie. Il se fixa à San Francisco et fit de bonnes affaires dans la carrosserie et un peu dans les mines.

Mais ce n'est pas ce qu'il fallait à notre jeune voyageur. Un matin, il se réveilla, fatigué de cette vie monotone et sédentaire.

Les Etats-Unis venaient d'acheter l'Amérique russe; c'était un vaste théâtre ouvert à l'exploitation des fourrures.

Le 15 avril 1869, François Mercier était au comble de la joie; il faisait partie d'une expédition qui partait pour le détroit de Behring. Il avait pour compagnon son frère Moïse, Emphrem Gravel de St. Martin, Michel Laberge de Châteauguay, Napoléon Robert de St. Césaire et deux Américains. Le vingt-et-un juin, deux mois après leur départ, ils arrivaient au détroit de Behring.

Là ils construisaient un bateau qu'ils appelaient la "Canadienne" et s'aventuraient dans la rivière Youkon.

Rendus à environ quatre cents milles, ils furent informés qu'ils ne pouvaient pas continuer leur route sans danger, que personne n'avait encore dépassé l'endroit où ils étaient. Ils répondirent qu'ils iraient aussi loin qu'ils pourraient, et l'un

d'eux, un de nos compatriotes ajouta que des Canadiens-Français ne rebroussaient jamais chemin avant d'avoir été où ils voulaient, et ils continuèrent.

Cependant, le bruit se répandit bientôt parmi les sauvages que des blancs remontaient la rivière. Ils arrivèrent par bandes et couvrirent la rivière de leurs canots; un grand nombre n'avaient jamais vu de blancs; ils s'avançaient le plus près possible du navire pour contempler nos voyageurs.

Ceux-ci s'étaient préparés à faire le coup de feu en les voyant venir; ils avaient mis la main sur leurs carabines; mais c'était une précaution inutile. Ils ne tardèrent pas à voir que la curiosité seule attirait ces pauvres gens dont l'étonnement à la vue de ces étrangers se changea bientôt en admiration.

François Mercier ayant aperçu une outarde qui passait à une couple de cent verges, la tira au vol et lui envoya une balle à travers le corps. Tous les Sauvages coururent pour ramasser l'outarde, et après l'avoir examinée et se l'être montrée les uns aux autres avec des gestes de surprise et d'admiration, ils allèrent la porter à François Mercier, auquel ils serrèrent les mains en lui disant "qu'il était un homme."

A environ quinze cents milles du détroit de Behring, à l'embouchure de trois rivières, ils mirent pied à terre; ils étaient arrivés au terme de leur course. C'est là qu'ils construisirent le fort Adams et prirent leurs quartiers d'hiver. Les Sauvages accoururent de tous les points pour avoir des marchandises et surtout du tabac et des rassades en échange des plus riches fourrures. Le printemps, quand ils descendirent la rivière, leur bateau était surchargé du produit de leur traite et de leur chasse, car durant l'hiver ils avaient tué nombre d'ours, de caribous et autres animaux.

Mais ayant trouvé, au détroit de Behring, les principaux membres d'une riche compagnie américaine, contre laquelle il leur serait impossible de lutter à l'avenir, ils leur vendirent tout ce qu'ils avaient, le vaisseau et sa cargaison ainsi que leur droit de pêche. La compagnie offrit alors des avantages considérables à François Mercier s'il voulait rester à son service, en qualité de traiteur; il y consentit.

Le premier novembre 1869, il partait pour le fort Adams, à la tête d'une expédition composée comme suit: huit Indiens, deux Russes, cinq traîneaux chargés de marchandises et trente-sept chiens pour traîner le tout: car c'était l'hiver, et pendant cette saison c'est ainsi qu'on voyage dans ces rudes contrées. Des indiens, les raquettes aux pieds, battent la marche et les chiens courent à leur suite à raison de cinquante ou soixante milles par jour. Si cette manière de voyager à ses agréments, elle a bien son mauvais côté, surtout lorsque les tempêtes s'élèvent et que le froid monte jusqu'à soixante degrés; on court le risque alors de périr de froid, et même de faim, si on n'a pas eu le soin de se pourvoir abondamment de provisions. Mais si la glace atteint jusqu'à sept pieds d'épaisseur, la neige, heureusement, n'est pas abondante. Le soir, les voyageurs se renferment dans des sacs de caribou près d'un petit feu, et les chiens cherchant la chaleur leur en donnent en se couchant autour d'eux.

François Mercier avait ainsi fait six cents milles et il était rendu au fort Nulato, lorsqu'il fut averti que les Esquimaux avaient résolu de l'empêcher de continuer sa route, et que déjà même ils s'avançaient pour le massacrer lui et ses compagnons.

Les Indiens, ajoutant foi à ces rumeurs, manifestèrent leur frayeur et refusèrent de marcher. Mercier saisit deux revolvers de six coups chaque, et se posant bravement devant eux, leur demanda s'ils aimaient mieux mourir de sa main que de celles des Esquimaux. Ils préférèrent naturellement la dernière de ces deux alternatives. Et la caravane se remit en marche.

Avant de partir, Mercier fit son testament et pria ceux qui étaient au fort de le faire parvenir à sa famille, s'il lui arrivait